

LUCILE BORDES

AURÉLIE

ET

AUTRES FEMMES SANS NOM



éditions

THIERRY MARCHAISSE

AURÉLIE

Ami lecteur, amie lectrice, je vais te raconter l'histoire d'Aurélie, qui vécut au XIX^e siècle et chercha à sa manière à être femme et libre. Je vais tenter pour toi une reconstitution. J'irai pas à pas, je m'en tiendrai aux faits, je n'inventerai que le strict nécessaire, le minimum vital.

Je promets d'être procédurière, à ma façon.

Avant ça, je te dois quelques mots d'explication. Si tu as lu *Je suis la marquise de Carabas*, tu connais mon histoire, tu sais d'où je viens, et que c'est en retrouvant mes ancêtres marionnettistes, les célèbres Pitou, que je suis entrée en littérature. Mais il ne faudrait pas croire que je réside au Carabas à temps plein. Je ne peux pas m'y rendre aussi souvent que je le souhaiterais. D'abord parce que j'ai plusieurs vies à mener de front, comme toi (la *de famille*, la *à gagner*, la *comme elle vient* et *l'intérieure*, parmi d'autres), ensuite parce que le voyage est long.

Il ne suffit pas de quelques heures devant soi. Le trajet n'est jamais le même, et toujours compliqué. On ne trouve pas la route tout de suite. On avance en règle générale de buisson en buisson, on s'enfoncé, il faut peu de choses pour

que la sente qu'on avait empruntée s'effiloche. La voiture doit faire demi-tour, le conducteur s'exaspère. La dernière fois on a tourné à ce gros genêt. La fois d'avant au chêneliège. On croit bien qu'il y a un passage à l'angle de tel mur. On piétine. On lâche les chiens. Certains reviennent, pas tous. Ils s'agacent, se jettent les uns contre les autres, ils sont couverts de bave. Et puis d'un coup c'est la trouée, on s'y engouffre. À partir de là tout y est : le château au loin, la rivière, les champs, les moulins sur les collines et la forêt coquette. Le théâtre. On respire. On est marquée à nouveau.

Au Carabas j'ai le temps qu'il me faut. J'écris. Le Carabas est un vaste domaine. Tout ce qui s'y cueille est à moi. Tout ce qui s'y moissonne, les fruits de tous les arbres, tous les lapins de toutes les forêts. J'y décide des saisons et des cotes d'étiage. Les bonnes et les mauvaises gens qui y vivent sont mes loyaux sujets. Un petit peuple que j'ai reçu en héritage.

Au Carabas je suis chez moi. C'est entendu comme ça. Je ne dois rien à personne. Ce n'est pas la peine de me parler, je n'écoute que moi. On peut m'écrire. Je ne réponds pas. Le château ne figure sur la tournée d'aucun facteur, d'aucun livreur, d'aucun coursier. Il y a cette haie d'épines pour décourager ceux qui voudraient s'y risquer.

Un jour, pourtant, une lettre. Sous la porte glissée. Une mise en demeure. Madame X n'en revient pas que je n'aie pas parlé de la belle-mère de son arrière-arrière-grand-père dans le livre que j'ai consacré aux Pitou. Elle insinue qu'on m'a caché des choses, et se propose de m'ouvrir les yeux sur le rôle qu'a joué cette femme dans la vie d'Émile, mon arrière-arrière-grand-père à moi.

On pourrait croire à une blague, mais non, il y a une logique à tout ça. La dame que Madame X souhaite réhabiliter s'appelle Aurélie et elle a été mariée deux fois : d'abord avec Auguste Pitou dont elle a élevé le fils, Émile, ensuite avec un Albert que je ne connais pas assez pour publier son nom, qui a quitté sa femme pour elle et lui a présenté ses enfants, une tripotée, dont descend Madame X.

Madame X écrit donc, en caractères tapuscrits (la lettre par son ton et sa police pourrait être anonyme, mais elle est dûment signée) :

Dans votre roman *Je suis la marquise de Carabas* vous ne dites pas qu'Auguste Pitou n'est pas resté veuf longtemps, vous ne semblez pas savoir qu'il s'est remarié après la mort de sa première femme, et qu'Émile, leur fils, a eu une belle-mère pour l'élever...

C'est vrai, je ne le dis pas. Pour autant, l'ignorais-je ? Non. Ce n'était tout simplement pas mon propos.

Madame X n'envisage pas cette possibilité, pas une minute elle ne se dit que l'auteur choisit ses personnages, ce qu'il en écrit, ce qu'il en tait. Qu'il a cette liberté-là. Madame X est sûre d'elle, et remontée. Elle a levé un sacré lièvre : je n'ai pas parlé d'Aurélie, qu'elle connaît, elle, et dont elle pense qu'elle avait largement sa place dans mon livre.

Sa conclusion est sans appel : « Nous avons un lien vous et moi ».

Bizarrement, cette véhémence m'amuse d'abord. J'examine la lettre. Le cachet de la poste indique qu'elle a été expédiée depuis une région que je connais par ailleurs, mais

où je ne crois pas que mon grand-père soit jamais allé, mon grand-père, le dernier Pitou, le chaînon qui permet à ma correspondante de revendiquer une part de l'histoire. Dans la valise de cartes postales qu'il m'a léguée – verte, en carton, avec une serrure dorée qui fait un bruit d'enfer quand on l'actionne – il y a des clichés d'à peu près partout en France, mais pas de ce coin-là.

Plus j'y pense, plus cette affirmation, *nous avons un lien vous et moi*, me dérange. Suffit-il de dire le lien pour qu'il existe ? De quel lien Madame X parle-t-elle ? De quel lien qui serait plus fort que le simple fait que j'aie passé des vacances en Bretagne, d'où elle m'écrit ? Aurélie ? Aurélie, femme d'Auguste Pitou, puis d'Albert-dont-je-tairai-le-nom, serait ce lien entre nous ? Mais Aurélie n'a jamais lié personne.

Aurélie au contraire est une femme qui délie.

À ce titre, si je devais avoir un lien avec quelqu'un, partager quelque chose, ce serait plutôt avec elle.

Car figure-toi, lecteur, lectrice, que je suis celle-là : l'autre. Celle par qui tout arrive, et d'abord le mauvais. Celle qui sépare ceux qui s'aiment, la dézingueuse de foyers. La coupable. La toute trouvée.

Alors l'histoire de la sainte belle-mère qui élève les enfants d'une autre, ce n'est pas à moi qu'on la fait.

Aurélie naît dans l'Eure en 1846. Son père est charbonnier. C'est la dernière de sept enfants, un genre de Petit Poucet.

À dix-huit ans, en 64, elle épouse Auguste qui est veuf, à l'âge de son père, et un fils, Émile.

À vingt-six ans, en 72, elle lui donne en donne un second, Paul.

À trente-quatre ans, en 80, elle les quitte.

Réapparaît en 82 pour séduire Albert qui l'emmène à Paris avant d'y faire venir les enfants de sa première femme.

Visite en 89 l'Exposition universelle.

Finis seule, sans doute, on ne sait pas quand.

Tous les trois ans un enfant naît, et meurt.

Il n'y a que Paul qui lui résiste.

Aurélie s'est occupée des enfants des autres.

Des siens, d'une manière ou d'une autre, elle n'a pas pu. À croire qu'elle n'était pas faite pour être mère, mais marâtre. Une curieuse spécialité, apprécie Madame X.

Je me demande si Madame X a des enfants. J'entends bien son besoin de justice, de reconnaissance. Elle prend soin de noter que ça n'a pas dû être facile. Être *un substitut de mère* (ces mots sont les siens) quand dans le même temps on ne peut pas l'être soi, *sinon d'enfants morts* (c'est moi qui souligne), c'est héroïque.

Madame X ne semble pas au courant pour Paul.

Paul a huit ans quand Aurélie abandonne le foyer conjugal.

Émile son beau-fils la traite de traînée.

- 3 -

Il n'est pas dit qu'Émile ait jamais aimé sa belle-mère. Et la proposition inverse, Aurélie a-t-elle un jour aimé Émile, a-t-elle seulement essayé, est plus incertaine encore. De quel amour parle-t-on? Quel est le lien, ici, entre ces deux êtres qui aiment le même homme, comme mari, comme père, deux êtres qui ne se sont pas choisis et que rien n'aurait poussés l'un vers l'autre? Ils vont vivre seize ans côte à côte. C'est beaucoup d'efforts. Pas mal d'abnégation. Émile lui en veut-il si fort parce qu'il s'est cru aimé et qu'elle l'abandonne, lui aussi?

- 4 -

Car contrairement à ce que croit Madame X, qui a inscrit au dos de l'enveloppe son adresse à la main, mais voici ma réponse, Aurélie n'est pas là quand Auguste meurt d'un transport au cerveau.

Émile ne perd pas à la fois un père et une belle-mère.

La belle-mère est partie il y a un an déjà, elle a écrit qu'elle allait faire la danseuse aux Folies-Bergère. Elle ne s'est pas embarrassée de Paul.

Auguste n'a rien dit.

Il n'est pas allé la chercher. N'a pas quitté les marionnettes, ni fermé le théâtre pour un soir ou deux.

Il a peut-être cru qu'elle reviendrait, ou qu'elle disparaîtrait, purement et simplement. Qu'on n'en entendrait plus parler. Mais il y a eu une âme charitable pour lui donner des nouvelles de celle qui était toujours, par la loi, sa femme. Il a appris qu'elle s'était installée avec un serveur, avait été vue avec l'agent d'une trapéziste américaine, faisait ménage à quatre avec les Amerloques et le ferronnier de la ville voisine qui venait de quitter femme et enfants pour la rejoindre à Paname.

Auguste n'a rien dit.

Qui ne dit mot consent.

Pour Émile ça ne fait aucun doute : si le divorce avait été possible, son père serait toujours en vie. Aurélie n'aurait pas pu l'humilier à ce point.

- 5 -

À l'appui de sa thèse, Émile note dans son journal qu'un an plus tard, lors de la crise qui l'emporta en une nuit, Auguste parlait tout haut et, se roulant par terre, improvisait entre autres paroles de colère et de haine d'étranges ennéasyllabes, dont deux enfermaient toutes ses souffrances et la cause de sa mort :

Oui, Madame, après cette dispute,
Le premier qui vient, je l'exécute.

Ils jouaient alors une pièce de Julien Daillière, *Napoléon et Joséphine*.

Napoléon Bonaparte et Joséphine de Beauharnais s'aimèrent follement. Surtout lui, que les infidélités de sa maîtresse rendaient fou. Il paraît que pour elle, c'était avant tout un mariage d'intérêt, mais qu'elle y trouva son compte dans le destin glorieux qu'elle pressentait chez le simple officier qu'était alors Napoléon.

Elle ne fut pas déçue.

Aurélie, si, peut-être. Elle épouse à dix-huit ans un homme de vingt ans son aîné, qu'elle voit beau, un marionnettiste de talent qui triomphe chaque soir sur la scène de son théâtre, que les gens reconnaissent, dont ils attendent les sourires, les œillades, les faveurs.

Elle est charmée de tant de charme.

Elle est belle, et encore enfant. Auguste sait bien qu'il lui faut, à son âge, chercher la jeunesse dans la jeunesse. Il tombe follement amoureux de cette petite misérable qui n'a pas trois sous pour assister au spectacle mais le regarde, lui, avec dévotion. Il la demande au père, sur le seuil de la cabane au cœur de la forêt, dans la fumée de la charbonnière. Le père hausse les épaules, la mère il ne la voit pas, il décide que tant d'indifférence vaut un oui.

Les premiers temps ils sont heureux sans doute, n'étaient les enfants qui ne tiennent pas. Aurélie ne fait pas grand-chose, et ça lui va bien. Elle est chaque jour plus blanche et délicieuse. D'ailleurs elle n'est pas douée pour les marionnettes. Elle s'amuse avec elles comme aujourd'hui les petites filles avec les poupées Barbie, habiller, déshabiller, peigner, chausser. Ma brosse à cheveux, mon diadème. Elle les tient

par le buste, une dans chaque main, elle minaude. Émile n'a que cinq ans mais il a honte pour elle. Et pour son père, qui laisse faire. On ne traite pas comme ça les pantins, qui sont créatures sacrées. Par solidarité avec les fantoches, il se met à imiter leur attitude, leur air supérieur. Il ne supporte pas qu'Aurélie le touche. Elle le trouve très mal élevé.

Entre ces deux-là, ça démarre mal.

Elle le punit quand il répond. Elle le prive de pain (il ne mangerait que ça) quand il lui refuse un baiser. Elle l'envoie faire à sa place les commissions du ménage. Elle l'envoie chercher l'eau. Elle l'envoie se coucher de bonne heure, l'enferme seul dans la roulotte quand tous se retrouvent sous le chapiteau. Au père qui s'étonne, elle dit sourcils froncés qu'il a encore fait sa mauvaise tête, que ça ne peut pas durer. Le père en son for intérieur trouve au fils des excuses. Il n'ose pas la contredire, mais elle le sent bien.

Elle pleurniche.

Elle ne sait pas s'y prendre avec cet enfant.

Il la console.

Elle a hâte d'en avoir un à elle, peut-être qu'avec celui-là elle saura y faire.

Le bébé de 67 ne survit pas.

Le bébé de 70 non plus.

- 7 -

Il ne se passe rien dans la vie d'Aurélie.

Elle n'a rien à raconter. C'est tous les jours la même journée. Peu importe le lieu, les seuls changements sont portés sur le programme, ce soir *Napoléon et Joséphine*. Encore.

TABLE DES NOUVELLES

Aurélie	7
Cette pulsion en lui	53
La biche	61
Le message	65
La femme au homard	71
Le lac	79
La mère de cet homme-là	83
<i>Semper Augustus</i>	91
La console	97
Le tiers idéal	99
Une histoire de famille	103
J'habite avec ma sœur	107
Rosa B.	111

DE LA MÊME AUTEURE

Je suis la marquise de Carabas, Liana Levi, 2012.

Décorama, Liana Levi, 2014.

86, année blanche, Liana Levi, 2016.

Dictionnaire des mots en trop, Thierry Marchaisse, 2017 (collectif, sous la direction de Belinda Cannone et Christian Doumet).

Dictionnaire des mots parfaits, Thierry Marchaisse, 2019 (collectif, sous la direction de Belinda Cannone et Christian Doumet).

Que faire de la beauté ?, Les Avrils, 2022.